



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume III.

Montréal, (Bas-Canada) Juin, 1859.

No. 6.

**SOMMAIRE.**—LITTÉRATURE.—Poésie : Le Bûcheron, par Victor de Laprade.—Origine de diverses locutions proverbiales.—SCIENCE : Etude sur les poids et mesures et les monnaies des différentes nations, par M. le Prof. Regnaud (suite).—Comptes-rendus des Cours Publics : Cours d'Histoire Générale de M. Demazures à l'École Normale Jacques-Cartier, 7e et 8e leçons : Les Barbares, rapporté par M. Désiré Girouard.—Compte-rendu du Cours d'Histoire du Canada donné à l'Université Laval, par M. Ferland, rapporté par M. Arthur Casgrain (suite).—EDUCATION.—Observez la cause des larmes chez les enfants.—Des leçons de choses.—Exercices pour les élèves des écoles.—Sujet de Composition : Scène d'Hiver, par A. Génand.—Exercices de Grammaire.—Anecdotes grammaticales et littéraires.—AVIS OFFICIELS : Erections et annexion de municipalités scolaires.—Bureau des Examineurs du district de Sherbrooke.—Bureau des Examineurs protestants du district de Québec.—Instituteurs disponibles.—EDITORIAL : Fête Universitaire.—Amendement de la Loi des Ecoles, en 1859.—Huitième conférence de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'École Normale Jacques-Cartier.—Revue Bibliographique : Rapport annuel du Surintendant de l'Instruction Publique de la Californie, en 1858.—Petite revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'Instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin des lettres.—DOCUMENT OFFICIEL : Acte pour amender les lois des écoles dans le Bas-Canada.—MUSIQUE : St. Jean-Baptiste.—Chant National : paroles de M. Angers, musique de M. Sauvageau.

Je la sens s'agiter sous le joug qui m'enchaîne ;  
Et l'arbre, gémissant de mes coups assidus,  
Parle au noir bûcheron qui fend le cœur du chêne  
Comme aux pâles rêveurs sur la mousse étendus.

J'eus chez vous mon printemps, mes songes, mes chimères,  
Arbres qui modérez le soleil et le vent !  
J'ai versé sur vos pieds des larmes bien amères,  
Mais pour moi votre miel a coulé bien souvent.

J'entends parfois de loin monter la voix des villes,  
Elle m'arrive en bruits douloureux et discordants ;  
J'aime mieux écouter ces feuillages mobiles  
D'où pleut un frais sommeil sur l'âme et sur le corps.

D'ailleurs, la voix qui siffle en traversant l'érable,  
Le son calme et plaintif qui s'exhale du pin,  
Ont un écho dans moi, profond, vague, ineffable  
Dont j'écoute en tous lieux le murmure sans fin.

Si j'ai vos bras noueux, vos cheveux longs et rudes,  
J'ai mes chansons aussi, mes bruits graves et doux,  
Et sur mon front ridé le vent des solitudes,  
O chênes fraternels, frémit comme sur vous !

En ennemi, pourtant, sur ces monts que j'outrage,  
La hache en main, frappant tous mes hôtes chéris,  
Liés en vils faisceaux pour un sordide usage,  
Des rameaux et des troncs j'entasse les débris.

Aussi mon âme est triste et j'ai le regard sombre ;  
Destructeur des forêts, je me suis odieux ;  
J'ai déjà dépouillé cent arpents de leur ombre,  
J'ai fait place aux humains ; pardonnez-moi, grands Dieux !

Mais c'est la pauvreté qui par moi vous profane,  
Saints temples des forêts, arbres que j'aime en vain !  
Pour mes fils affamés dans ma pauvre cabane,  
Chaque arbre, hélas ! qui tombe est un morceau de pain.

La pauvreté ! c'est elle avec qui ce fer lutte ;  
Elle fait taire en moi ces choses que j'entends ;  
C'est elle qui renverse, en pleurant sur sa chute,  
Pour les besoins d'un jour, le chêne de cent ans.

Heureux !—si le bonheur visite un riche même,  
Loin de cette ombre antique où parle un dieu caché,—  
Heureux le laboureur, heureux celui qui sème  
Et reçoit des aïeux son champ tout défriché !

Il ne récolte pas son pain du sacrilège ;  
Tranquille en son labeur, ignorant mes combats,  
Il n'a jamais sapé le toit qui le protège,  
Ces vieilles amitiés qu'en frémissant j'abats.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### LE BUCHERON.

##### I.

Le chêne aux flancs noueux dans l'herbe est couché mort ;  
Mais du vieux bûcheron c'est le dernier effort ;  
Il pose sa cognée et s'accoude au long manche ;  
Il se courbe, en soufflant, le pied sur une branche ;  
Son morceau de pain noir est gagné pour demain ;  
Et, s'essuyant le front du revers de la main :  
Triste et rude métier que de porter la hache !  
A ce labeur de mort quel dieu m'a condamné ?  
Sur tes plus beaux enfants j'ai frappé sans relâche,  
Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né !

Ton ombre est mon pays ; j'y vieilliss ; je sais l'âge  
Des grands chênes épars sur les coteaux voisins.  
Jamais je ne dormis dans les murs d'un village ;  
Je ne cueillis jamais le blé ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce ;  
J'ai, dans un nid pareil, vu dormir mes enfants ;  
Et, comme moi jadis, fiers de leur jeune force,  
Ils grimpaient, tout petits, sur l'arbre que je fends.

J'ai compté de beaux jours, hélas ! et des jours sombres  
Que savent tous ces bois, complices ou témoins ;  
J'ai connu d'autres maux que la faim sous leurs ombres ;  
Dans un corps endurci l'âme ne vit pas moins.